

# SOMBRES INSPIRATIONS



**FEDERICO ARIU**

**SOMBRES INSPIRATIONS**

Volume 1

Recueil de nouvelles

Éditions Artfusion  
Collection Queer Horror

Ce livre est un ouvrage de fiction. Les noms, les personnages, les lieux et les événements relatés sont le fruit de l'imagination de l'auteur et sont utilisés à des fins de fictions. Toute ressemblance avec des faits avérés, des lieux existants ou des personnes réelles, vivantes ou décédées, serait purement fortuite.

© Éditions Artfusion – Collection Queer Horror

© Federico Ariu 2024

Troisième trimestre 2024

ISBN : 978-2-931286-02-9

Reproduction, adaptation et traduction, même partiel-les interdites

Droits réservés pour tous les pays

Photographie de quatrième de couverture : Salvatore Vullo - Drakspirit

## Dédicaces

Ce livre est dédié à toutes les personnes queer, fans de récits d'horreur, et également aux non-queer, car il ne faudrait pas les oublier. Avec cette nouvelle collection de *Queer Horror* en Belgique, il est essentiel de mettre en lumière un genre trop peu exploré dans notre région.

Je souhaite exprimer ma gratitude envers des auteurs qui m'ont profondément influencé, tels que Stephen King, Clive Barker, Richard Matheson, et Dean Koontz. Ces maîtres du genre m'ont guidé par leur imagination sans limites.

Je dédie aussi cet ouvrage à Marthe Djilo Kanga et Frieda Ekotto, avec qui j'ai eu l'opportunité de me rendre en Côte d'Ivoire en 2023 pour un reportage qui a inspiré *Le Chant des Bidonvilles*.

Un remerciement spécial à mon compagnon, Raphaël Kalengayi. À ses côtés, j'ai découvert un partenaire de vie et de créativité, partageant un amour pour l'horreur et le fantastique à travers les films que nous regardons et les histoires que nous créons ensemble. J'attends avec impatience la publication de son premier recueil de nouvelles *Mystique* en 2025, qui viendra enrichir cette collection *Queer Horror*.

Je remercie également ma sœur, Allesandra Ariu, pour les moments partagés dès notre enfance, découvrant ensemble les films d'horreur qui ont façonné notre passion commune. Et un clin d'œil à mon cousin, Eddy Discart, qui m'a initié à ce genre captivant lors de nos soirées films sur VHS, où j'ai découvert *Les Griffes de la nuit* de Wes Craven pour la première fois, éveillant en moi le désir d'écrire dès l'âge de 11 ans.

Enfin, ma gratitude éternelle va à mes parents, Antonetta De Felice et Salvatore Ariu, qui ont toujours soutenu mes aspirations et cru en mon talent pour raconter des histoires qui, je l'espère, captiveront et inspireront.

## Préface

Chers lecteurs,

Le recueil "Sombres Inspirations" que vous tenez entre vos mains est extrêmement cher à mon cœur pour de multiples raisons. Depuis mon enfance, j'ai toujours été captivé par le paranormal, les frissons de la peur, les films d'horreur et les récits macabres à la manière des grands auteurs tels que Stephen King, que vous retrouverez mentionnés dans mes remerciements. Mon aventure dans l'écriture de l'horreur a commencé dès l'âge de 12 ans, lorsque mon père m'a offert une caméra VHS. Avec cet outil en main, je me suis lancé dans la réalisation de petits films d'horreur avec mes amis durant les week-ends. Nous avons exploré ensemble des thèmes classiques mais palpitants — un Père Noël macabre, une momie ressuscitée, et divers esprits tourmentés. Ces premières aventures cinématographiques, aux côtés de camarades tels que Fabrice Virzi, Ines Pirote, Patrick Kiaba, Kenan Gorgun, Michael Usai et les jumelles Maria et Rosa Cicero, ont profondément ancré en moi l'amour du récit horrifique.

Ces séries incontournables que sont "La Quatrième Dimension" de Rod Serling et "Les Contes de la Crypte" ont également nourri mon appétit pour les récits qui sondent les abysses de la réalité et de l'imagination humaine.

Comme vous le découvrirez dans les postfaces qui accompagnent chaque nouvelle, ces textes possèdent un lien direct avec mes propres inspirations et expériences. Par exemple, la nouvelle "L'Accabadora", qui se déroule dans mon village familial de Sant'Anna Arresi, puise profondément dans mes racines sardes et dans les légendes de cette île. Une autre, "Mémoires mutilées", est née d'une dispute avec mon compagnon, me laissant imaginer si je pouvais exciser ce moment de mon existence pour effacer

ce conflit. Dans "Sombres Inspirations", l'horreur infiltre chaque récit et reste intimement liée à mes propres réflexions, comme dans "Prison de graisse", où, après avoir pris du poids durant la pandémie de COVID-19, je me suis senti à nouveau mal dans ma peau.

Mon esprit, toujours foisonnant d'idées, a accumulé tout au long de ma vie des histoires sur papier et sur ordinateur. Si vous aviez l'occasion de regarder un jour sous mon lit, vous ne trouveriez pas un monstre prêt à surgir sur vous, mais des dizaines de boîtes en plastique contenant précieusement des idées, des histoires complètes, des fragments d'idées qui ont traversé ma vie depuis que j'ai 12 ans.

"Sombres Inspirations" est le premier volume d'une série de recueils de nouvelles que je compte publier dans les années à venir. Ces récits de peur, de monstres, et de fantômes qui surgissent des ténèbres pour vous enlacer dans une étreinte de danse macabre sont des expressions de mes plus profondes terreurs et inspirations.

Ce recueil rassemble des histoires anciennes ainsi que des nouvelles écrites spécialement pour cette édition. Je vous invite à plonger dans ces pages, à vous laisser capturer par les ombres qui dansent dans l'encre de mes mots. Merci de partager ce voyage à travers l'horreur et le mystère, et j'espère que ces sombres inspirations résonneront profondément en vous.

Bonne lecture,  
Federico Ariu



# SAC DE MERDE



Marc se réveilla aux premières lueurs de l'été, les rayons du soleil filtrant à travers les rideaux élimés de son modeste appartement. Après s'être étiré doucement, il se leva pour préparer son café. Le doux bruit du percolateur emplît l'air d'un arôme réconfortant, annonçant un début de journée serein. Tandis que le café coulait lentement, Marc se dirigea vers la salle de bain. Avec une résignation routinière, il procéda au vidage et au nettoyage de sa poche intestinale. Cette routine matinale, répétée chaque jour avec une précision mécanique, lui rappelait la fragilité de son corps, un rituel intime qu'il accomplissait sans y penser. Tout en prenant une grande inspiration, Marc détacha la poche intestinale de sa stomie avec une minutie extrême. Ses mains tremblaient légèrement, un rappel indésirable des conséquences d'un échec passé. Cette fois-là, une négligence avait transformé sa salle de bains en un véritable cauchemar : les excréments s'étaient échappés de la poche, éclaboussant les murs et créant une scène catastrophique qu'il avait dû affronter seul. Plusieurs heures de nettoyage avaient été nécessaires, mais une tache brunâtre persistante sur le mur restait, tel un monument à son humiliation et à sa vulnérabilité. Ce souvenir honteux hantait sa mémoire à chaque fois qu'il entreprenait cette tâche quotidienne. La moindre erreur pouvait non seulement provoquer un nouveau débordement, mais aussi raviver cette humiliation passée. Ce souvenir douloureux donnait à chaque geste, chaque instant, une gravité intense, comme s'il désamorçait une bombe à retardement où chaque seconde comptait double. Le parfum d'antiseptique qu'il utilisait pour nettoyer la zone s'évaporait rapidement, laissant place à une odeur plus organique, plus crue.

La stomie, une petite ouverture chirurgicale dans son abdomen, avait une couleur rosée, presque rougeâtre. Il prenait soin de nettoyer le périmètre avec un linge humide stérile, mais l'odeur âcre des excréments s'attardait toujours dans l'air, défiant la stérilité de la procédure. C'était une

odeur que la plupart des gens associeraient à la décomposition et à la maladie, mais pour Marc, elle était devenue synonyme de vulnérabilité. Il appliqua une nouvelle couche d'antiseptique et prit un moment pour s'assurer que tout était bien en place avant de repositionner la poche intestinale. Comme il scellait la dernière bande adhésive, une vague d'odeurs contradictoires - l'antiseptique propre, l'arôme riche du café du matin, et l'odeur persistante de ses propres déchets - se mêlait dans l'air étouffant de la salle de bains.

Ce rituel, aussi répugnant qu'il puisse être pour certains, avait le pouvoir de le ramener à une réalité basique et humaine. Chaque matin et soir, alors qu'il s'occupait de cette tâche inévitable, Marc se rappelait combien il était humain, imparfait, et pourtant incroyablement résilient. Après avoir terminé le nettoyage de son orifice artificielle, Marc se dirigea vers la cuisine où son café l'attendait. Son régime alimentaire était drastiquement limité depuis l'installation de sa stomie, et chaque matin, il préparait un petit-déjeuner composé d'aliments soigneusement sélectionnés. Les fruits, les légumes, les aliments frits et même les produits laitiers étaient des luxes du passé ; désormais, son menu se composait principalement de bouillies, de purées et d'autres aliments qui minimisaient le risque d'obstruction ou d'irritation.

Alors qu'il avalait une cuillerée de son gruau sans saveur, il se surprit à penser à sa jeunesse. À l'école, il avait souvent été la cible de moqueries. Les enfants peuvent être cruels, et le jeune Marc ne faisait pas exception à cette règle universelle. On l'avait souvent traité de « trou du cul », un surnom déplaisant qui avait laissé des cicatrices émotionnelles durables. Ironiquement, la vie l'avait pris au mot. À présent, Marc avait littéralement deux « trous du cul », comme il le disait souvent avec une pointe d'humour noir lorsqu'il était seul. Il n'était pas sûr de savoir s'il devait en rire ou en pleurer. C'était une de ces curieuses ironies de la

vie, une farce sinistre qui semblait avoir été conçue par un romancier particulièrement cruel. Et pourtant, même avec ces limitations et ces souvenirs douloureux, Marc avait trouvé un moyen de continuer, de s'adapter à sa nouvelle « normalité ». C'était une réalisation à la fois triste et libératrice. Si la vie pouvait être aussi cruelle, aussi implacable, alors peut-être, se disait-il, qu'elle pouvait aussi être surprenante et imprévisible en bien comme en mal.

Physiquement, Marc était un homme d'apparence ordinaire, avec des cheveux châtain clairsemés et des lunettes à monture métallique. Pourtant, ses yeux bleu-gris révélaient une profondeur insoupçonnée, comme s'ils étaient les fenêtres d'un esprit en perpétuel questionnement. Marc était un loup solitaire, il n'avait que quelques amis, des connaissances de longue date qui, comme lui, partageaient un amour pour le bizarre et l'inexpliqué. Marc n'avait jamais trouvé la bonne personne pour partager sa vie, ni même pour un engagement à court terme. Ses rares relations s'étaient étioilées aussi rapidement qu'elles étaient apparues, étouffées par son incapacité à s'ouvrir complètement à quelqu'un d'autre. Sa principale compagnie était son ordinateur, où il passait des heures à écrire des romans de science-fiction. Malgré des centaines de pages remplies de créativité et de passion, il n'avait pas encore eu l'opportunité de voir son travail publié. Les maisons d'édition trouvaient souvent son style trop complexe, ou sa thématique trop sombre. Pour beaucoup, ses écrits étaient trop en marge des tendances actuelles du genre pour être commercialement viables. Lorsqu'il n'écrivait pas, Marc se réfugiait dans des films classiques de science-fiction. Son préféré était « Le Jour où la Terre s'arrêta » réalisé par le grand Robert Wise, un cinéaste reconnu pour sa capacité à exceller dans une variété de genres, passant de la science-fiction à la comédie musicale. Ce film des années cinquante dont les messages sur l'humanité et la responsabilité universelle lui parlaient à

un niveau presque spirituel. Il y trouvait un réconfort dans les effets spéciaux démodés, les acteurs à l'expression exagérée, et les scénarios souvent prévisibles. Ces films étaient sa bulle d'évasion, des capsules temporelles qui le transportaient loin de sa réalité compliquée.

La passion de Marc pour les vieux films de science-fiction avait été éveillée par son grand-père, un homme à l'esprit vif et curieux malgré son âge avancé. Lorsqu'il était enfant, Marc passait souvent le week-end chez ses grands-parents, un refuge loin du tumulte inexplicable qui régnait souvent chez lui. Il se souvenait des sourires forcés, des adieux rapides et du soulagement évident quand ses parents le déposaient chez ses grands-parents pour le week-end. Il ne comprenait pas encore pourquoi ses parents semblaient si impatients de le déposer. Ce n'est que plus tard, à l'adolescence, qu'il découvrit la véritable raison. Pendant son absence, ses parents organisaient de grandes orgies chez eux, des événements extravagants qui ne laissaient pas de place pour un jeune garçon curieux et éveillé. La prise de conscience de cet abandon, même s'il était temporaire, laissait en lui une cicatrice émotionnelle. Il se sentait rejeté, mis de côté comme un acteur inutile dans le drame étrange de sa propre famille. Et c'est dans le petit salon de ses grands-parents, au milieu de la chaleur de leur affection et des ardeurs de leur vieux téléviseur à tube cathodique, que Marc trouvait un peu de paix. Assis à côté de son grand-père, qui racontait des histoires du bon vieux temps et discutait de la physique quantique avec autant de facilité, Marc se perdait dans les mondes lointains et les futurs imaginaires des films classiques. Ces moments étaient des échappatoires, des bulles de bonheur simples qui contrastaient avec la complexité déconcertante de son existence. Même si son grand-père était décédé depuis de nombreuses années, la nostalgie de ces moments partagés continuait à nourrir Marc dans ses instants de solitude et

d'incertitude. Il regardait ces films non seulement comme un moyen d'évasion, mais aussi comme un souvenir précieux d'un des rares liens familiaux authentiques qu'il avait connus.

Depuis qu'une inflammation intestinale chronique avait nécessité l'installation d'une stomie, Marc s'était senti encore plus éloigné du reste de l'humanité. Il y avait quelque chose de dégradant à être réduit à une condition où les fonctions corporelles les plus basiques devenaient un fardeau et accentuaient sa vulnérabilité. À l'âge de dix-neuf ans, Marc fut diagnostiqué avec une maladie intestinale inflammatoire sévère. Ce fut un tournant dans sa vie, non seulement en termes de santé mais aussi sur le plan émotionnel et social. À cette époque, il était en couple avec Clara, une jeune femme passionnée de littérature, tout comme lui. Au début, ils semblaient parfaits l'un pour l'autre, partageant des rires, des discussions profondes, et même des rêves d'un avenir ensemble. Tout changea lorsque Marc dut subir une opération chirurgicale pour recevoir une canule digestive, ce qui créa une ouverture artificielle sur son abdomen pour éliminer les déchets corporels. Ce « deuxième trou du cul », comme il le disait lui-même avec une amertume dissimulée, devint la source d'une honte insurmontable pour lui. Clara avait essayé d'être compréhensive et soutenante, mais la distance entre eux s'élargissait inexorablement. Marc, accablé par la honte et l'inconfort de son nouvel état, se replia sur lui-même, bâtissant des murs d'émotions entre eux. Clara sentait qu'il lui cachait quelque chose, un poids qu'il refusait de partager même avec elle. Après plusieurs mois à l'éviter et de conversations superficielles, leur relation prit fin, non pas par une dispute ou un événement dramatique, mais par un silence pesant qui disait tout ce que les mots ne pouvaient pas exprimer. La fin de sa relation avec Clara marqua pour Marc le début d'une longue période d'isolement. Il se

consacra davantage à l'écriture et aux vieux films de science-fiction, se plongeant dans des mondes où les problèmes, bien qu'extraterrestres ou futuristes, semblaient moins compliqués que les siens.

Aujourd'hui, cependant, le ciel était d'un bleu éclatant, presque sans nuages, et même Marc ne pouvait ignorer le contraste frappant entre la beauté extérieure et son malaise intérieur. Il ne savait pas encore que cette journée d'été, qui avait commencé comme tant d'autres, serait le jour où sa vie, et peut-être même l'univers tout entier, changerait à jamais. Marc était assis dans son fauteuil en cuir usé, une tasse de café à la main. Il jetait un regard affectueux sur son intérieur soigneusement aménagé. Son appartement était un mélange éclectique d'objets vintage et de souvenirs trouvés dans des brocantes et des marchés aux puces. Parmi ses trésors se trouvait une vieille radio meuble des années soixante, qu'il avait restaurée et modernisée. Grâce à ses compétences en électricité, il l'avait même connectée à son téléphone portable en Bluetooth, lui permettant de l'allumer à distance. Il prit une gorgée de café et activa la radio. Le son grésillant laissa place à la mélodie bien connue de 'Creep' du groupe mythique Radiohead. Marc se perdit un instant dans les paroles, trouvant un écho à ses propres sentiments d'isolement et d'aliénation. Mais soudain, la chanson fut interrompue par un flash spécial, une interruption d'urgence qui fit frissonner Marc.

— Mesdames et Messieurs, nous interrompons ce programme pour un bulletin spécial. Un objet volant non identifié, un véhicule de grande taille, s'est positionnée au-dessus de la capitale New Delhi. Les autorités sont en alerte maximale et les habitants sont priés de rester à l'intérieur.

Le monde semblait s'arrêter, le temps suspendu dans une incertitude totale. Tous les films de science-fiction que Marc avait regardés, toutes les histoires qu'il avait écrites, semblaient converger vers ce moment précis. Soudain,

l'existence de sa « poche », son isolement et sa vie d'écriture non publiée semblaient insignifiants à côté de l'événement qui se déroulait à des milliers de kilomètres, mais qui résonnait dans chaque coin de la planète, y compris dans son petit appartement de Bruxelles. C'était comme si l'univers lui-même venait lui rappeler qu'il y avait plus grand que lui, plus grand que ses souffrances et ses espoirs. Marc resta figé, sa tasse de café à la main, se demandant comment cette apparition extraterrestre affecterait sa vie, et surtout, ce que cela signifiait pour l'humanité dans son ensemble.

Marc se tenait là, son café à la main, en réfléchissant sur l'ampleur de la situation. Cela lui rappelait le sentiment général ressenti le 11 septembre 2001. Comme tout le monde, il se rappelait précisément ce qu'il faisait ce jour-là. Ironiquement, il avait dû consulter un médecin pour une infection de sa stomie, un souvenir loin d'être palpitant mais qui, à l'époque, semblait être son propre monde en crise. Ce genre d'événements devenait une ligne de démarcation dans le temps, avant et après, tout était différent. L'apparition de la soucoupe volante au-dessus de New Delhi avait le même effet. On en parlerait pendant des années, des décennies, peut-être même des siècles. Les historiens le classeraient comme un point de basculement pour l'humanité, tout comme le 11 septembre l'avait été pour une génération entière. En cet instant, chacun, peu importe où il se trouvait sur la planète, se rendait compte que rien ne serait plus jamais pareil.

La radio continuait à diffuser des mises à jour en direct, des experts spéculant sur les intentions des visiteurs extraterrestres, mais Marc était perdu dans ses pensées. Les mots se fondaient dans un bruit de fond alors qu'il s'interrogeait sur sa place dans ce nouveau monde qui se révélait à lui, et à tous. Marc sentait une curieuse sensation d'irréalité, comme s'il était un personnage dans l'un de ses

propres romans ou peut-être même dans un rêve éveillé. Il avait souvent fantasmé sur l'idée d'un contact extraterrestre, mais maintenant que c'était une réalité, cela semblait presque trop surréaliste pour être vrai.

— Est-ce que tout cela est même réel ? se demanda-t-il.

Dans un geste semi-conscient, il se pinça la joue droite, assez fort pour sentir une douleur aiguë. La sensation lui confirma qu'il était bien éveillé. Il n'était pas dans un rêve, et il n'était pas non plus un personnage dans une de ses histoires. Cela se passait réellement, et il devait faire face à cette nouvelle réalité, aussi déconcertante soit-elle.

Marc retourna à son fauteuil, écoutant attentivement les dernières nouvelles à la radio. L'arrivée des extraterrestres, ce grand point de basculement dans l'histoire de l'humanité, ouvrait un chapitre inconnu dont personne ne pouvait prévoir le déroulement. Il saisit son smartphone qui reposait sur la table basse en bois recyclé, à côté d'une pile de livres de science-fiction classique qu'il avait l'intention de lire... un jour. Il ouvrit l'application de nouvelles et fut frappé par la première image qui s'afficha : un énorme vaisseau extraterrestre, suspendu dans le ciel au-dessus de la Porte de l'Inde à New Delhi. Ce n'était pas un objet en forme de disque plat comme dans les films de science-fiction des années cinquante qu'il affectionnait tant. Ce vaisseau était un amalgame complexe de géométries impossibles et de surfaces changeantes qui défiaient la compréhension. Le métal, si c'était bien du métal, ressemblait à une matière organique fluide plutôt qu'à un élément minéral. Il reflétait la ville en dessous de lui d'une manière étrange, comme un miroir d'eau ondulant sous l'effet d'un vent invisible. Le texte sous la photo indiquait que le vaisseau mesurait environ trois-cent mètres de diamètre, bien que les experts fussent en désaccord sur les méthodes de mesure à utiliser pour une structure aussi peu conventionnelle. La population mondiale était sous le choc, et les chaînes d'information en

continu diffusaient déjà des interviews d'ufologues, de scientifiques et de leaders religieux. Marc fut pris d'un frisson qui lui traversa tout le corps. L'extravagance et l'étrangeté de la scène le captivaient, mais il y avait autre chose. Une vague, presque un frémissement d'excitation et d'importance. C'était comme si son monde intérieur, riche en imagination mais limité par la réalité, venait soudainement de s'agrandir, englobant des possibilités auparavant inconcevables. Il se mit à penser à sa propre vie. Comment ses journées passées à écrire des récits que personne ne lirait jamais, son affection pour des films de science-fiction qui appartenaient à une époque révolue.

Marc posa son smartphone sur la table et se perdit dans ses pensées. L'apparition du vaisseau extraterrestre soulignait de manière brutale la fragilité de nombreuses croyances humaines, y compris celles relatives à la religion. Le débat qui se jouait déjà sur les réseaux sociaux et à la télévision était intense : certains croyaient que le vaisseau était une manifestation divine, l'œuvre d'un Dieu ou de plusieurs dieux envoyés pour tester, punir ou élever l'humanité. D'autres, plus sceptiques, s'interrogeaient sur les implications théologiques de cette révélation cosmique. Si des êtres d'autres mondes existaient, qu'est-ce que cela signifiait pour les doctrines religieuses centrées sur l'humanité ? Étions-nous toujours les créatures privilégiées d'un Créateur, ou simplement un petit élément d'un univers infiniment plus vaste et complexe ? Marc n'était pas particulièrement religieux, mais il ne pouvait s'empêcher de penser à son grand-père, un homme de foi qui lui avait aussi transmis sa passion pour les vieux films de science-fiction. Que penserait-il de tout cela ? Verrait-il dans cet événement un signe divin ou une remise en question profonde de ses croyances ? Les textes sacrés de différentes religions avaient souvent parlé de chariots de feu, d'anges et d'autres manifestations célestes. Était-il possible que ces écrits

antiques aient tenté de décrire des phénomènes similaires à celui-ci ? Et si c'était le cas, quelle était la véritable nature de Dieu ou des dieux qui se cachait derrière ces manifestations ? Pour lui, l'arrivée de ce vaisseau soulevait plus de questions qu'elle n'apportait de réponses, notamment en ce qui concerne les questions spirituelles. Mais une chose était sûre : la présence de ce vaisseau extraterrestre avait réussi à faire ce que peu de choses avaient fait auparavant. Elle avait uni l'humanité dans une réflexion collective sur sa place dans l'univers et, par extension, sur la nature de l'existence elle-même. Après ces méditations profondes, il était temps pour Marc de revenir à la réalité — bien qu'il n'en fût jamais vraiment parti. Un sourire éphémère éclaira son visage à cette pensée. C'est à ce moment précis qu'une lumière étrange émana du bas du vaisseau stationné dans le ciel. Trois êtres apparurent alors, comme suspendus dans les airs, voltigeant avec une grâce qui dépassait toute compréhension humaine. La scène était si surréaliste qu'il se pinça à nouveau la joue droite, cette fois-ci moins pour se persuader de son propre éveil que pour mesurer l'incroyable étrangeté du monde dans lequel il venait brusquement de plonger.

Les extraterrestres étaient d'une apparence presque irréelle, comme s'ils étaient faits d'une matière à mi-chemin entre la lumière et la substance solide. Leur peau était d'une teinte argentée chatoyante, émettant une faible lueur qui rendait difficile de discerner les détails exacts de leur anatomie. Dans leur présence, on pouvait se sentir comme au seuil de l'au-delà, entouré par ces êtres de lumière qui, selon les récits des moments ultimes de la vie, guidaient les âmes vers un univers inexploré et lumineux. Ils avaient trois yeux, placés en triangle sur leur visage, des yeux qui semblaient capables de voir bien au-delà du spectre de couleurs humain. Ces yeux étaient d'un bleu éclatant, avec des nuances qui changeaient et dansaient comme des

aurores boréales. Leurs corps étaient élancés et gracieux, mesurant environ trois mètres de haut. Ils avaient quatre bras, chacun se terminant par six longs doigts aux articulations supplémentaires, ce qui suggérait une dextérité bien supérieure à celle des humains. Les bras étaient couverts de fines écailles qui reflétaient la lumière en une multitude de couleurs, comme une nacre. Leurs jambes étaient fortes et musclées, suggérant une agilité et une rapidité remarquables. Ils étaient vêtus de combinaisons qui semblaient se fondre dans leur propre peau, créant un effet de fluidité et de continuité entre eux et leur habillement. Le tissu — si on pouvait l'appeler ainsi — semblait presque vivant, changeant de texture et de couleur en fonction de leurs mouvements. Tout chez eux respirait une élégance et une harmonie presque artistique, comme s'ils étaient le produit d'une civilisation où la science et l'esthétique ne faisaient qu'un.

Le temps semblait s'être suspendu, non seulement pour Marc mais aussi pour toute la population mondiale. L'attente se faisait sentir, comme si chaque être humain sur Terre retenait son souffle, désireux de savoir ce que ces visiteurs avaient à nous dire. Les chaînes de télévision, les radios et les réseaux sociaux étaient inondés de spéculations, de théories et de commentaires enflammés. Mais au milieu de ce tumulte, une sorte de silence intérieur s'était installé en chacun. Marc, le café à présent froid toujours en main, se tenait devant son écran, le regard fixé sur l'image du vaisseau et de ses mystérieux occupants. Il avait toujours écrit sur des histoires comme celle-ci, mais la réalité surpassait de loin toute fiction. Toutes les questions philosophiques, religieuses et existentielles qui avaient préoccupé l'humanité depuis des millénaires étaient soudainement projetées sur le devant de la scène, attendant une réponse qui venait de très, très loin. Puis, dans un moment d'une gravité inégale, l'un des êtres extraterrestres leva un

de ses quatre bras et quelque chose d'extraordinaire se produisit. À travers chaque écran, qu'il s'agisse de télévisions, d'ordinateurs ou de smartphones, une voix se fit entendre en temps réel. Et ce qui était encore plus incroyable, c'était que chaque personne entendait cette voix dans sa propre langue maternelle, comme si ces êtres de lumière parlaient directement à l'âme de chacun, transcendant les barrières linguistiques et culturelles. Il devint clair que ces visiteurs utilisaient une forme avancée de technologie de traduction, capable de communiquer leur message de manière universelle. Le monde écoutait, les yeux rivés sur les écrans, les oreilles tendues vers les haut-parleurs. Ce qui fut dit ce jour-là changerait tout, pour Marc et pour l'humanité entière. Le message était clair, même s'il posait plus de questions qu'il n'en résolvait. Mais une chose était sûre : rien ne serait plus jamais pareil.

Alors que la tension montait à son apogée, les extraterrestres dévoilèrent finalement la raison de leur visite. Ils étaient à la recherche d'un élément appelé le « Quorium », si rare et si fondamental que son absence menaçait la stabilité même de l'univers tout entier. Selon leurs dires, ce composant unique influençait les forces fondamentales qui maintiennent l'univers en équilibre. Sans Quorium, les lois de la physique commenceraient à se défaire, causant des ruptures cataclysmiques dans la trame de l'espace-temps. Étonnamment, cet élément était contenu dans une enzyme spécifique produite uniquement par le microbiome humain. Leur galaxie en était dépourvue et ils étaient confrontés à une crise imminente qui menaçait non seulement leur existence mais celle de tout leur univers. Les implications de cette révélation étaient vertigineuses. Les dirigeants du monde étaient en état de choc, paralysés par l'incertitude de comment aborder une situation d'une telle gravité cosmique. Les théologiens et les penseurs étaient en ébullition, confrontés à des questions sans précédent

concernant l'existence de Dieu et la place de l'humanité dans le cosmos. À cet instant, il sembla que la Terre n'était pas simplement un point bleu dans l'immensité de l'espace, mais un élément clé dans le destin de l'univers lui-même.

Marc resta figé, son visage à quelques centimètres de l'écran de son téléphone. La voix, claire et nette, disait :

— Nous avons voyagé à travers les galaxies, bravé les trous noirs, les éclipses stellaires et les tempêtes de rayons gamma, tout cela dans le but de trouver le Quorium. Cette substance miraculeuse, si banale pour vous, est le noyau de l'énergie qui alimente notre civilisation, et peut-être même la trame de l'univers lui-même. Vos matières fécales, vos excréments, sont notre salut.

Et alors que les trois figures extraterrestres se volatilisaient dans une lumière éclatante, retournant à leur vaisseau-mère au-dessus de New Delhi, le monde était laissé dans un état d'expectative et d'incertitude.

Les réseaux sociaux s'enflammèrent, entre incrédulité, hilarité et soudaine introspection philosophique. Des hashtags comme #Quorium et #Or\_des\_toilettes devinrent viraux en quelques instants. Pour Marc, ce fut comme un tremblement de terre mental. Sa stomie, son deuxième « trou du cul », n'était plus un stigmate de son existence, mais plutôt une connexion à quelque chose d'infiniment plus grand. Un lien à une civilisation qui voyait dans ce qu'il rejetait un potentiel de sauvetage universel. Les déclarations des extraterrestres avaient déclenché une onde de choc à travers le monde. Les gouvernements étaient silencieux, confus sur la manière d'aborder cette révélation. Le président des États-Unis, le secrétaire général de l'ONU, le pape lui-même : tous semblaient perdus, incapables de réagir à une nouvelle qui remettait en question l'ensemble de l'ordre mondial. Les médias n'étaient pas en reste. Les chaînes d'informations tournaient en boucle, analysant chaque mot, chaque inflexion de ces étranges visiteurs. Les experts étaient divisés. Certains y voyaient une occasion

d'élévation, une chance pour l'humanité de jouer un rôle dans une aventure galactique. D'autres parlaient d'humiliation, de dégradation. L'idée que l'humanité puisse être réduite à une simple source de « Quorium », une matière dérivée de nos déchets corporels, était difficile à accepter. La réaction publique était encore plus chaotique. Les mêmes et les blagues en ligne étaient omniprésents, bien sûr, mais il y avait aussi une sorte de honte collective qui s'était installée. Des manifestations éclatèrent dans plusieurs grandes villes, certaines pacifiques, d'autres violentes. Les gens portaient des pancartes disant des choses comme « Je ne suis pas un sac à merde » ou « L'humanité mérite mieux ».

Dans ce contexte, Marc se sentait comme un homme à la croisée des chemins. Il pensait à ses romans de science-fiction non publiés, à son amour pour le genre qu'il avait hérité de son grand-père. Il revivait l'embarras et la gêne éprouvés tout au long de sa vie à cause de sa stomie. Et il se remémorait ce qu'il avait entendu : que cette source de son humiliation, ce deuxième trou du cul, était maintenant, incroyablement, une source d'un élément qui pourrait bien être le plus important de l'univers. Marc éclata d'un fou rire incontrôlable. Même son cher grand-père, n'aurait jamais pu imaginer une telle situation.

— Quorium, sérieusement ?

Il ricana, en repensant à sa stomie.

— On dirait une nouvelle de Philip K. Dick !

Son rire remplit l'appartement, rebondissant sur les murs comme s'il cherchait à échapper à la réalité elle-même. Pour la première fois depuis des années, Marc se sentait pleinement vivant et un peu moins isolé. Il s'imagina les réactions des dirigeants du monde, des scientifiques et des religieux face à cette nouvelle inattendue. Toutes les doctrines, toutes les théories et toutes les croyances étaient soudainement remises en question. Marc ne put s'empêcher

de penser à sa petite copine de l'époque ; comment réagirait-elle en apprenant que ce deuxième « trou du cul » qu'il avait autrefois considéré comme une honte pourrait être la clé de la survie d'une galaxie entière ? Le fou rire se calma finalement, laissant place à une nouvelle sensation d'importance, même si elle était empreinte d'absurdité. Marc se sentit étrangement validé, comme si l'univers lui avait fait un clin d'œil. Pour la première fois depuis des années, il ressentit un sentiment d'optimisme et d'appartenance à quelque chose de beaucoup plus grand que lui.

C'était définitivement le bon moment pour reprendre l'écriture. Cette fois, son histoire aurait une vraie résonance, une signification qu'il n'aurait jamais pu imaginer auparavant. Marc prit un moment pour réfléchir à l'impact que cette journée aurait sur le monde. L'humiliation de la nation, de toute la race humaine, était manifeste. Et pourtant, il y avait quelque chose d'in vraisemblablement beau à cette vulnérabilité partagée, quelque chose d'universellement humain dans cette honte collective. Il s'installa à son bureau, alluma son ordinateur et ses doigts se mirent à voyager sur le clavier, son cœur battant d'excitation. Pour la première fois depuis longtemps, Marc se sentait réellement heureux d'être en vie. Il entama son nouveau roman par ces mots : « Marc se réveilla aux premières lueurs de l'été, les rayons du soleil filtrant à travers les rideaux élimés de son modeste appartement. ... ».

## Postface

Il y a vingt ans de cela, une idée m'a traversé l'esprit, une idée tellement absurde qu'elle ne pouvait être que géniale. Imaginons un instant que des extraterrestres, ces créatures d'un autre monde souvent glorifiées dans la culture populaire, débarquent sur Terre pour annoncer une révélation stupéfiante : la chose la plus précieuse de l'univers se trouve, contre toute attente, dans les matières fécales humaines. Ce concept, qui réduirait l'humanité à n'être rien de plus qu'un simple sac de merde, a longtemps été pour moi une source de rires et de réflexions satiriques sur notre propre importance dans l'univers. Les humains ont une manière assez remarquable de se surestimer, de se considérer comme le point culminant de l'évolution, voire même comme des êtres presque divins. Et quoi de plus gratifiant que de les rabaisser avec une idée aussi cocasse.

Cependant, ce n'est que récemment, en rassemblant des histoires pour ce précieux recueil de nouvelles, que j'ai décidé de donner chair à cette idée. Mais au lieu de me concentrer uniquement sur l'aspect humoristique de la situation, j'ai choisi de créer un personnage qui porterait cette idée à des niveaux personnels et émotionnels : Marc, un homme qui vit avec une stomie. Ce n'était pas seulement l'occasion de rire de notre propre vanité humaine, mais aussi de réfléchir sur des thèmes plus graves : la honte, la stigmatisation, et finalement, la rédemption et l'acceptation de soi. À travers Marc, j'ai trouvé un moyen de mettre en lumière l'humilité et l'humanité qui peuvent surgir des situations les plus inattendues.

Et vous, cher lecteur, après avoir parcouru cette histoire, il se pourrait bien que vous ne regardiez plus jamais vos excréments de la même manière.





# L'ACCABADORA



## 1981 Sardaigne

Le soleil brillait intensément dans le ciel bleu azur, se reflétant sur les eaux scintillantes de la Méditerranée. Antonio, alors âgé de cinq ans, se tenait fermement à la rambarde du bateau, ses petits doigts s'accrochant à l'acier froid. Ses cheveux châtain étaient ébouriffés par la brise marine, et ses yeux couleurs noisette, grands ouverts, exprimaient une vive curiosité. C'était la première fois qu'il quittait sa Belgique natale, et le vaste océan devant lui était à la fois excitant et terrifiant. À ses côtés, Salvatore, son père, un homme robuste à la barbe naissante, observait le large avec un air mélancolique. Il n'avait pas foulé le sol sarde depuis des années, et ce retour aux sources éveillait en lui des émotions contradictoires. Il sentait la petite main d'Antonio serrer la sienne, cherchant du réconfort. Sans un mot, il se pencha et souleva son fils, le plaçant sur ses épaules pour lui offrir une meilleure vue. De là-haut, Antonio pouvait voir les mouettes voler dans le ciel et entendre le doux clapotis des vagues contre la coque du navire.

— Tu vois ça, Antonio ? Murmura Salvatore, pointant vers l'horizon où une fine ligne de terre commençait à émerger. C'est la Sardaigne. L'endroit où je suis né. L'endroit où vivent tes grands-parents.

Antonio plissa les yeux, essayant de discerner les détails de cette terre lointaine.

— Grand-mère est-elle malade, papa ? Demanda-t-il d'une voix hésitante.

Salvatore soupira, cherchant ses mots.

— Oui, mon garçon. Elle est très vieille, et c'est peut-être la dernière fois que nous la verrons. C'est important pour moi que tu la rencontres, que tu saches d'où nous venons.

Pour Antonio, le voyage vers la Sardaigne semblait s'étendre au-delà du temps. Dans son jeune esprit, les questions foisonnaient : à quoi ressemblerait la maison de ses grands-parents, dissimulée dans les replis de l'île ? Y découvrirait-il des animaux amicaux venant à sa rencontre dans un jardin sauvage ? Mais plus que tout, c'était l'image de sa grand-mère qui occupait ses pensées, une personne qu'il allait enfin rencontrer, et peut-être pour la seule et unique fois.

Alors que le bateau s'approchait du port, l'odeur de la mer se mêlait à celle du maquis sarde, un mélange enivrant d'herbes sauvages et de fleurs. La Sardaigne se dévoilait peu à peu, avec ses collines verdoyantes, ses maisons blanchies à la chaux et ses plages de sable doré. Salvatore observait son île natale avec des yeux brillants de souvenirs. Chaque détail du paysage de la Sardaigne, depuis les ruelles étroites du port jusqu'aux pêcheurs échangeant leurs prises du jour, le ramenait à son enfance. Les femmes en habits traditionnels, vendant des paniers tressés sur le marché, évoquaient les étés de sa jeunesse sous le soleil éclatant. Tout lui semblait à la fois familier et merveilleusement nostalgique. Antonio, tenant la main de son père, était captivé par tout ce qu'il voyait. Les couleurs vives, les odeurs marines et les sons animés du port contrastaient fortement avec la vie qu'il connaissait en Belgique. Il observait avec envie les enfants locaux jouer dans les rues, leur liberté et leur joie le fascinaient.

Après avoir récupéré leurs bagages, ils montèrent dans un vieux taxi rouillé qui les emmena à travers les routes sinueuses de l'île. Le paysage changeait rapidement, passant de la côte animée aux campagnes paisibles, avec leurs champs d'oliviers et de vignes. Antonio regardait par la fenêtre, fasciné par les moutons paissant sous les chênes-lièges et les aigles tournoyant dans le ciel azur. Lorsqu'ils contournèrent le dernier virage, Sant'Anna Arresi se révéla, niché comme un secret bien gardé au creux des collines. Ce

village, avec son église fièrement dressée au centre, semblait raconter des histoires d'antan, ses ruelles pavées se faufilant entre des maisons colorées aux toits de tuiles rouges. Ces habitations, disposées en cascade sur les pentes douces, offraient une palette de couleurs vives qui contrastait avec le vert éclatant des alentours. Dès qu'ils arrivèrent au village, ils furent chaleureusement accueillis. Salvatore, souriant, retrouva des visages amis. Les bonjours se changèrent vite en câlins et en discussions joyeuses avec ses vieux amis d'antan et voisins.

Ils arrivèrent enfin devant la maison familiale, une vieille bâtisse en pierre avec des volets bleus, discrètement niché en périphérie du village, sur la route qui serpente vers le cimetière. La maison avait un charme rustique, avec son toit en tuiles rouges et son jardin envahi par la végétation. Ils furent accueillis par Arianna, la sœur de Salvatore, une femme robuste aux cheveux grisonnants, qui les enveloppa dans de chaleureux câlins. Elle parlait rapidement en sarde, une langue que le jeune garçon ne comprenait pas, malgré les efforts de son père pour la lui apprendre. L'intérieur de la maison familiale était baigné d'un silence respectueux, seulement troublé par le chant mélancolique du vent s'engouffrant entre les volets entrouverts. Avant même que le jeune garçon ait eu le temps de s'imprégner davantage de l'atmosphère, Salvatore, le prit par la main pour le guider le long d'un couloir étroit plongé dans la pénombre. Les murs de ce passage semblaient raconter l'histoire de la famille, ornés de portraits jaunis par le temps encadrant des visages austères, et de crucifix en bois érodés par les années de dévotion, témoignage silencieux mais éloquent de la foi ancrée dans le cœur de ses habitants. Ils montèrent un petit escalier et marquèrent une pause devant une porte imposante en chêne, dont les gonds émirent un grincement à son ouverture. L'instant où ils pénétrèrent dans la pièce, ils furent enveloppés par une odeur distincte, celle de la

vieillesse au seuil de la mort, un parfum dense et poignant qui semblait émaner directement de la grand-mère d'Antonio. La chambre, baignée dans une obscurité tamisée, était faiblement éclairée par la flamme vacillante d'une bougie posée négligemment sur une table de chevet, jetant des ombres fuyantes sur les contours d'un grand lit ancien. Sur ce dernier reposait une silhouette frêle, celle de la grand-mère d'Antonio, enveloppée dans des draps blancs qui accentuaient la pâleur de sa peau et rendaient sa respiration plus apparente. C'était la première fois qu'Antonio voyait sa grand-mère et, malgré la situation, il ne pouvait s'empêcher de chercher une ressemblance, un lien qui les unirait.

Avec précaution, Salvatore guida Antonio jusqu'au bord du lit, l'encourageant à s'approcher de sa grand-mère mourante. Les yeux du jeune garçon s'élargirent, reflétant un mélange troublant de curiosité et d'appréhension. La pièce semblait suspendue dans une dimension parallèle, ses murs décrépits témoignant du poids du temps, ornés de crucifix qui semblaient veiller silencieusement sur les occupants de la chambre. Le son de la respiration sifflante de la vieille femme imprégnait l'air d'une solennité pesante, ajoutant à l'impression d'irréalité qui enveloppait la scène. Alors qu'Antonio hésitait, sur le point de reculer, les paupières de sa grand-mère s'ouvrirent lentement. Malgré sa fragilité, ses yeux brillaient d'une intensité saisissante. D'une main tremblante, elle leva faiblement la paume vers lui, et Antonio, guidé par son père, saisit doucement ses doigts. Sa peau était glacée, ses phalanges saillantes, mais sa poigne révélait une force surprenante. Dans un murmure à peine perceptible, la grand-mère prononça quelques mots en sardé, une langue étrangère que le jeune garçon ne comprenait pas. Les yeux de Salvatore s'emplirent de larmes alors qu'il traduisait doucement :

— Elle dit que tu as les yeux de ton arrière-grand-père.

Après des instants qui semblaient s'étirer à l'infini, la grand-mère relâcha doucement la main d'Antonio et ferma à nouveau les yeux, replongeant dans un sommeil agité. Tandis qu'ils quittaient la chambre, une sensation d'étourdissement envahit Antonio, un tourbillon d'émotions qui le submergeaient. Salvatore le prit alors dans ses bras, cherchant à le réconforter dans un silence chargé de compassion, lui murmurant des paroles apaisantes, même si tous deux savaient que cette visite à Sant'Anna Arresi serait tout sauf ordinaire.

Après cette rencontre poignante avec sa grand-mère, Antonio sentit le fardeau de l'histoire familiale peser lourdement sur ses épaules, comme si chaque génération laissait une empreinte indélébile dans l'âme de la maison. Le silence enveloppait la demeure, seul le crépitement régulier du feu dans la cheminée et le murmure lointain des moutons brisaient le calme. Salvatore décida de l'emmener à l'extérieur pour prendre un peu d'air frais, loin des murs chargés de souvenirs. Ils marchèrent à travers le village, les rues étroites bordées de maisons en pierre évoquant un temps révolu. Les habitants les saluaient chaleureusement, certains reconnaissant le fils prodigue revenu après tant d'années.

En s'asseyant sur un banc, Salvatore rompit le silence.

— C'est un endroit spécial, n'est-ce pas ? dit-il doucement.

Antonio hocha la tête, à la recherche des bons mots.

— C'est différent de chez nous, répondit-il finalement. C'est comme si... comme si je me sentais bien ici, même si c'est la première fois que je viens.

Un sourire chargé de tendresse éclaira le visage de Salvatore, sa main se posant avec réconfort sur l'épaule de son fils.

— La Sardaigne a ce pouvoir, Antonio. Celui de nous rappeler nos origines, de nous reconnecter à nos racines

profondes. C'est la terre de nos ancêtres, et elle résonne en nous, faisant partie intégrante de notre identité.

Ils restèrent assis là pendant un moment, profitant du silence et de la beauté du paysage qui les entourait. L'atmosphère paisible fut interrompue par les rires joyeux des enfants jouant avec un ballon dégonflé dans la petite place à proximité. Antonio, oubliant momentanément la lourdeur de la journée, se joignit à eux, riant et courant avec insouciance. Salvatore le regardait, un sourire nostalgique aux lèvres.

La nuit tomba rapidement, enveloppant la campagne dans un voile d'obscurité étoilée alors que les deux regagnaient la maison familiale. Une fois rentrés, Arianna les accueillit chaleureusement, répandant dans la maison une odeur alléchante de plats traditionnels sardes. Ils s'attablèrent pour un dîner simple mais délicieux, préparé avec soin par la tante d'Antonio, qui avait mis tout son cœur dans chaque plat. Après avoir savouré les mets locaux, imprégnés de saveurs authentiques de l'île, Salvatore emmena Antonio dans sa chambre pour la nuit. La chambre, baignée dans l'obscurité, semblait revêtir une aura mystérieuse et un peu intimidante pour l'enfant. Les ombres dansaient sur les murs, projetant des formes étranges à travers la pièce. Avec des gestes doux et rassurants, Salvatore borda son fils, veillant à ce qu'il soit confortablement installé pour la nuit dans ce lieu à l'apparence austère. La pièce était meublée de manière simple : un lit au matelas usé, une petite table de chevet et une armoire sombre qui semblait observer silencieusement chaque mouvement. S'étendant sur les draps doux mais un peu rêches, Antonio ressentit une profonde crainte à l'idée d'être seul dans cette chambre pour la nuit. Les événements de la journée tourbillonnaient dans son esprit, chaque souvenir prenant une teinte particulière dans l'obscurité : le long voyage en train et en bateau pour arriver en Sardaigne, les

jeux partagés avec les enfants du village, et la rencontre émouvante avec sa grand-mère mourante. À travers la fenêtre entrouverte, les bruits de la nuit semblaient amplifier les craintes de l'enfant, avec des branches qui grattaient contre les volets et des hululements lointains qui faisaient frissonner l'atmosphère. C'était un moment étrange, où l'imaginaire d'Antonio se mêlait à la réalité, créant un monde de mystère dans les recoins sombres de sa chambre. Le crépitement apaisant du vent et le concert nocturne des grillons enveloppaient Antonio, tandis que le poids des émotions vécues durant la journée s'alourdissait en lui, le poussant vers l'envie profonde de se perdre dans les bras réconfortants du sommeil. Pourtant, juste au seuil de l'endormissement, un bruit insolite le fit tressaillir. Ce n'était ni le souffle du vent, ni le cri des insectes nocturnes. Un sifflement doux, mélodieux, presque envoûtant, imprégné d'une sombre mélancolie s'élevait. Un air qu'on pourrait imaginer destiné à consoler les âmes tourmentées, les guidant vers un repos éternel. Poussé par la curiosité, Antonio se leva avec précaution et se dirigea vers la fenêtre ouverte. Sous le clair de lune argenté, la campagne sarde se dévoilait, métamorphosée en un paysage énigmatique. Au loin, une silhouette avançait lentement en direction de la maison : une femme en longue robe noire, son allure spectrale accentuée par le tissu flottant derrière elle, son visage dissimulé derrière un voile. Dans sa paume, elle serrait un mazzolu, ce bâton traditionnel sarde taillé dans le bois d'olivier, dont l'éclat se faisait discret sous le rayonnement lunaire. Le sifflement persistait, ses mélodies s'insinuant sous l'épiderme d'Antonio, provoquant chez lui des frissons involontaires. C'étaient les échos d'une mélodie ancestrale, qui avait sans doute bercé bien des générations de Sardes avant lui. Avec prudence, il recula, s'écartant de la fenêtre, son cœur martelant sa poitrine. La figure de la vieille dame se dessinait plus nettement à mesure qu'elle s'avancait, la clarté lunaire sculptant les contours de sa robe

noire qui semblait engloutir toute lumière, lui conférant une allure presque fantomatique. Paralysé par un mélange de curiosité et d'inquiétude, Antonio restait captivé par cette apparition. Lorsque leurs regards se croisèrent, l'Accabadora leva les yeux vers lui. Derrière le voile, ses yeux émettaient une lueur intemporelle, intense. Elle marqua une pause, comme si elle percevait l'essence même de l'enfant. Le sifflement fit place à un silence lourd, rempli d'attente. Le cœur d'Antonio s'emballa, chaque pulsation semblant résonner avec une intensité accrue dans le silence de la nuit. Il avait la sensation étrange que le temps s'était suspendu autour de lui. Puis, reprenant sa marche avec une lenteur calculée, l'Accabadora avança vers la maison. Reprenant conscience de la réalité qui l'entourait, Antonio fit un pas en arrière brusque, se détournant de la fenêtre pour se fondre dans les ténèbres finalement rassurantes de sa chambre.

En quête de consolation, Antonio actionna la lampe près de son lit, baignant sa chambre d'une lumière tamisée et rassurante. Il s'installa au bord de son lit, s'efforçant de mettre de l'ordre dans ses idées bouillonnantes. Chaque détail de la femme lui revenait en mémoire : le mouvement fluide de sa robe, la manière dont le morceau de bois brillait sous la lune, et surtout ce regard perçant qui l'avait transpercé. L'idée d'éveiller son père pour partager son expérience nocturne lui traversa l'esprit. Cependant, une hésitation le retenait. Avait-il vraiment vu cette dame, ou était-ce simplement le fruit de son imagination, alimentée par la fatigue du voyage ? Tandis qu'il luttait avec ces interrogations, des chuchotements lui parvinrent depuis le salon. La voix profonde de son père était reconnaissable entre mille. Poussé par la curiosité, il décida de partir à la découverte de leur origine. Antonio entrouvrit prudemment la porte de sa chambre et s'avança dans le couloir, attiré par les murmures émanant du salon. Là, il découvrit son père en conversation intime avec quelques voisins, tous absorbés par un échange teinté de sérieux, leurs voix n'étant qu'un

souffle. Dissimulé derrière l'encadrement de la porte, Antonio se fit l'auditeur invisible de leur dialogue. Les termes "Accabadora" et "mazzolu" ponctuaient régulièrement leur discussion. Un vieil oncle, figure respectée au visage encadré d'une barbe poivre et sel, exprima avec une voix empreinte de douceur et de conviction :

— Elle a toujours été parmi nous, soulageant la peine des affligés. Cela fait partie de notre tradition Salvatore, de notre essence.

Salvatore acquiesça, visiblement ému, luttant contre un flot d'émotions. Un nœud se forma dans la gorge d'Antonio, une révélation s'imposant à lui : la visite de l'Accabadora n'était pas le fait du hasard. Elle était venue pour sa grand-mère. Accablé par un besoin soudain de réconfort, Antonio regagna furtivement sa chambre, se blottissant dans le sanctuaire de ses couvertures.

Près d'une heure après s'être enveloppé dans la chaleur de ses couvertures, alors qu'Antonio flirtait avec le sommeil, le sifflement nostalgique le rappela à la réalité. Les pas feutrés de la vieille dame dans la rue se faisaient à nouveau entendre, mais cette fois-ci se rapprochant inexorablement de sa chambre. Paralysé, Antonio prêtait une oreille attentive. Le sifflement céda la place à un silence oppressant. Il perçut une présence juste de l'autre côté de sa fenêtre. Poussé par la curiosité malgré une hésitation, il se redressa lentement pour observer. Face à lui, derrière la fenêtre ouverte, l'Accabadora le scrutait, ses yeux emplis d'une sagesse ancestrale. Sa robe noire ondulait légèrement au gré de la brise, et le mazzolu en bois massif dans sa main ajoutait une note sinistre à la scène. Leurs regards s'entrelacèrent, envoyant un frisson d'effroi le long de l'échine d'Antonio. Il y avait dans le regard de l'Accabadora une intensité qui allait au-delà du temps, un sérieux insondable. Elle tendit sa main ridée et pointa un doigt vers

lui. D'une voix éraillée, chargée du poids des âges, elle lui susurra en italien :

— Un jour, je reviendrai pour toi, mon enfant.

Antonio recula précipitamment, son cœur battant si fort qu'il avait l'impression qu'il allait éclater. La vieille dame, avec une lenteur terrifiante, tourna le dos et s'éloigna, disparaissant progressivement dans l'obscurité de la nuit. Sa silhouette se fondit avec les ombres, tandis qu'elle se remettait à chanter sa mélodie funeste. Les mots qu'elle avait laissés derrière elle résonnaient comme un glas dans l'esprit d'Antonio, le laissant figé sur place, un froid glacial rampant le long de sa colonne vertébrale. Il sentait la menace imminente, présente dans l'air épais de la nuit. Terrifié, il regagna son lit en titubant, chaque ombre semblant se refermer sur lui. Allongé, les yeux grands ouverts fixés sur l'obscurité oppressante, il fut envahi par une vague d'angoisse pure. La peur, noire et suffocante, s'insinua en lui, le laissant tremblant et impuissant. Et puis, dans cet instant de terreur absolue, Antonio se rendit compte qu'il s'était pissé dessus, la tension et l'horreur se manifestant de la manière la plus humiliante. Le liquide chaud se répandait sous lui, une honte brûlante s'ajoutant à son effroi, alors que les mots de la vieille dame continuaient de résonner dans son esprit, promettant un retour inévitable.

Le matin suivant, Antonio sortit de sa chambre et aperçut son père assis seul à la table de la cuisine, le visage marqué par le chagrin. Avant que le jeune garçon ait eu l'occasion de prononcer le moindre mot, son père lui fit part d'une nouvelle sombre :

— Ta grand-mère nous a quitté cette nuit.

Antonio sentit son cœur se serrer. Il s'approcha de son père, posant une main réconfortante sur son épaule.

— Je suis désolé, Papa.

Salvatore hocha la tête, ses yeux brillants de larmes contenues.

— C'était son heure. Elle repose désormais en paix.

Un silence s'installa entre eux, finalement rompu par la voix douce d'Antonio :

— Hier soir, j'ai rencontré la vieille dame. Elle est venue ici.

Son père le fixa, stupéfait, une inquiétude évidente dans ses yeux.

— Tu l'as vue ? murmura-t-il. Je voulais éviter que tu la rencontres. C'est pour ça que je t'ai couché de bonne heure.

Antonio acquiesça, les événements de la nuit revenant en mémoire.

— Elle est passée devant ma fenêtre après avoir quitté la maison. Elle m'a dit qu'elle reviendrait un jour pour moi.

À ces mots, le visage de Salvatore se décomposa, traversé par un mélange d'effroi et de chagrin. Il se leva brusquement, renversant presque sa chaise, et chercha de l'eau pour apaiser son trouble.

— C'est une tradition ancienne, Antonio, expliqua-t-il, la voix ébranlée. L'Accabadora est celle qui vient soulager la douleur des mourants. Mais elle ne devrait jamais s'adresser à quelqu'un d'autre, encore moins à un enfant.

Il prit un moment pour rassembler ses pensées, les yeux fixés sur le verre d'eau qu'il tenait entre ses mains tremblantes.

— Je suis désolé, Antonio. Je ne voulais pas que tu sois confronté à cela. Je pensais que tu serais en sécurité dans ta chambre.

Antonio chercha dans le regard de son père un signe de réconfort, mais ne trouva que de l'inquiétude.

— Papa, pourquoi m'a-t-elle dit ça ? Qu'est-ce que ça signifie, 'elle reviendra pour moi' ?

Salvatore prit une profonde inspiration, essayant de maîtriser la peur qui le rongait.

— Je ne sais pas, Antonio. Mais ne t'en fais pas. Nous quitterons cet endroit après-demain. Elle ne viendra jamais pour toi.

Le silence retomba, lourd et oppressant, tandis que les paroles de son père résonnaient dans l'esprit d'Antonio, telle une promesse incertaine face à l'obscurité qui les guettait. Les mots de Salvatore visaient à apporter du réconfort, mais Antonio percevait une note de doute dans le regard de son père.

— Tu en es certain, Papa ?

Salvatore répondit avec une détermination apparente :

— Oui, mon fils. Je te protégerai. Nous rentrerons à Bruxelles et laisserons tout ceci derrière nous. Ces vieilles croyances n'ont pas leur place dans notre vie.

Antonio s'accrocha désespérément à ces paroles, espérant de tout cœur qu'elles étaient vraies. Pourtant, quelque chose dans le ton de son père, dans la manière dont ses yeux évitaient de croiser les siens, laissait une ombre planer dans l'esprit du garçon. Alors qu'ils se préparaient à quitter cette maison imprégnée de mystères et de traditions oubliées, Antonio ne pouvait s'empêcher de ressentir une présence, quelque chose d'indéfinissable qui semblait les suivre, s'accrochant à leurs pas. Alors que le silence retombait dans la cuisine, un léger frisson parcourut l'échine d'Antonio. Il se tourna vers la fenêtre et crut apercevoir une ombre furtive disparaître dans le jardin. Les paroles de son père résonnaient encore dans sa tête, mais une inquiétude sourde et tenace s'était installée en lui, comme une graine de peur plantée profondément dans son esprit.

— Nous serons en sécurité, Papa ? demanda-t-il, une dernière fois.

Salvatore soupira, posant une main réconfortante sur l'épaule de son fils.

— Oui, Antonio. Nous serons en sécurité.

Mais dans l'obscurité croissante de la pièce, ni l'un ni l'autre ne semblaient entièrement convaincus. Antonio se blottit contre son père, cherchant une chaleur et une assurance qu'il craignait de ne jamais retrouver. Et alors qu'ils se tenaient là, ensemble, Antonio ne pouvait chasser

l'impression que quelque chose d'invisible et de menaçant continuait de les observer depuis les ténèbres.